



ADRIANA TRIGIANI

BIENVENUE À BIG STONE GAP

PAR L'AUTEUR DU BEST-SELLER L'ITALIENNE



CHARLESTON

« UN LIVRE EXTRÊMEMENT SÉDUISANT... DÉPÊCHEZ-VOUS DE VOUS BLOTTIR DANS LE FAUTEUIL LE PLUS PROCHE POUR SAVOURER L'HISTOIRE! »

USA TODAY

1978, Big Stone Gap (Virginie). Le jour où Ave Maria découvre qu'elle n'est pas vraiment celle qu'elle croyait être, sa vie prend un tournant inattendu. Cette jolie célibataire, autoproclamée vieille fille de la ville du haut de ses presque trente-six ans, voit s'écrouler ses défenses soigneusement construites durant toutes ces années. Pourtant, entre son travail à la pharmacie et son cercle d'amis, dont le timide Jack MacChesnay et l'irrésistible Theodore Tipton, sa vie dans ce petit village niché au cœur des Montagnes Bleues était déjà bien assez trépidante !

Héritage, demandes en mariage et révélations se succèdent pour bouleverser sa vision du monde et la place qu'elle y occupe.

Plein de drôlerie et d'émotions, ce roman sur la force de l'amitié et de l'amour est un véritable joyau à partager avec tous ceux que vous aimez.

PAR L'AUTEUR DU BEST-SELLER *L'ITALIENNE*

Adriana Trigiani est une grande romancière américaine d'origine italienne. Elle est l'auteur à succès de nombreux romans publiés dans 36 pays, dont *L'Italienne*, best-seller du *New York Times*. *Bienvenue à Big Stone Gap* a été adapté au cinéma en 2014 avec Ashley Judd et Whoopi Goldberg.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Girard

www.editionscharleston.fr

ISBN 978-2-36812-031-6



22,50 euros
Prix TTC France

UNE CRÉATION **SUPERNOVA** 

« Ce livre-là fait partie de ces livres que l'on recommande à tout le monde, parce que c'est notre petit bijou caché. »

Marine Stouppou, Lectrice Charleston

« Autant le dire de suite, Bienvenue à Big Stone Gap est un roman qui fait du bien au moral ! »

Clarisse Sabard, Lectrice Charleston

« Une lecture agréable et cocooning, on voudrait ne pas quitter cette petite ville nichée dans les montagnes américaines ! »

Alice Vignaud, Lectrice Charleston

Retrouvez nos Lectrices Charleston à cette adresse :

<http://editionsharleston.fr/lectrices-charleston-2015/>

BIENVENUE
À BIG STONE GAP

Titre original : *Big Stone Gap*
Copyright © The Glory of Everything Company, 2000
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Girard

Édition française publiée par :
© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2015
17, rue du Regard
75006 Paris – France
contact@editionscharleston.fr
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-031-6
Dépôt légal : février 2015

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :
www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston.

Adriana Trigiani

BIENVENUE À BIG STONE GAP

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Girard



CHAPITRE UN

C'est un bon week-end de lecture qui s'annonce. J'ai pris hier une douzaine de ces excellentes tuiles au chocolat à la vente du Club Français. (Je ne sais pas ce que Vernie Crabtree met dedans, mais elles sont à la fois moelleuses et croustillantes.) Les tuiles, un pot de café et un bon livre, et me voilà parée pour le week-end pluvieux. On est déjà début septembre ; dans nos montagnes, s'il fait bon pendant la journée, un brouillard froid se lèvera à la nuit tombée pour nous rappeler que l'automne n'est pas loin.

Pour moi, rien n'est plus beau au monde que de voir le Bookmobile descendre lentement de la montagne, lourd comme un tank, et suivre la grande courbe pour remonter Shawnee Avenue. Je le salue à grands gestes comme un vieil ami, pour qu'il s'arrête. Aussi loin que remontent mes souvenirs, je me revois chaque vendredi en train d'attendre à ce croisement. Le Bookmobile n'est jamais qu'un gros camion de l'administration, mais pour moi, c'est un carrosse royal étincelant qui apporte des histoires et le savoir, et la vie même. J'adore jusqu'à l'odeur des livres. Des gens m'ont souvent parlé de l'odeur qui régnait dans la maison de leur grand-mère comme étant leur plus vif souvenir d'enfance. Je

n'ai pas connu mes grands-mères, mais j'ai toujours connu un Bookmobile.

Ce que j'ai appris de plus important, c'est dans les livres. Les livres m'ont montré comment juger les personnes. Le plus utile que j'aie jamais lu m'a appris à lire les visages d'après les règles d'un art chinois très ancien appelé *siang mien*, selon lequel la taille des yeux, la courbe des lèvres et la hauteur du front donnent de précieuses indications sur le caractère d'un individu. L'emplacement des oreilles parle de l'intelligence. Des yeux enfoncés révèlent une personnalité secrète. Des sourcils qui se rejoignent peuvent répondre à la question : *Cet homme serait-il capable de me tuer à mains nues ?* (Oui.) Même les fossettes ont un sens. J'en ai, et d'après cet art, cela signifie que quelque chose de merveilleux doit m'arriver quand j'aurai trente-cinq ans. (Quatre mois sont passés depuis mon anniversaire et j'attends toujours.)

Si vous lisiez mon visage, vous verriez que je suis une personne bien portante avec des yeux marron, de bonnes dents, de jolies lèvres et un nez auquel les gens, quand ils sont aimables, trouvent de la noblesse. Il est grand, mais au moins il est droit. Mes sourcils sont épais, signe d'un caractère pragmatique. (Je suis pharmacienne, comment être plus pragmatique ?) J'ai une silhouette féminine, dans laquelle on voit, ici, un corps de montagnarde, fortes jambes et fesses plates que les vestes couvrent bien.

Ce matin, l'idée de vivre à Big Stone Gap pour le reste de mon existence me plonge dans l'inquiétude. Du coup, je cesse de respirer, comme toujours quand je réfléchis trop intensément. Comme c'est très mauvais de ne pas respirer, j'inhale lentement et profondément. J'ai un goût de poussière de charbon dans la bouche. Ça m'est égal ; ça me rappelle que nous avons toujours une économie. Notre ville était censée devenir « la Pittsburgh du Sud », « la capitale charbonnière de la Virginie ». Ce n'est pas ce qui s'est passé, et nous sommes une fois pour toutes à la merci des caprices des grosses compagnies. Si celles-ci nous annoncent qu'il n'y a plus de charbon dans ces montagnes, qui sommes-nous pour en douter ?

C'est joli, ici. Vers six heures du soir, tout devient d'un beau bleu pastel. Le parfum de la végétation n'est jamais aussi puissant. La vallée – le Gap – a vraiment un côté romantique. Même les sifflements des trains qui passent sont musicaux, comme les échos qui leur répondent dans l'obscurité. Cet endroit vous emplit de désir et de nostalgie.

Le Bookmobile s'est arrêté au feu rouge. Le chauffeur-bibliothécaire est une gaie luronne du nom d'Iva Lou Wade. Elle a passé la quarantaine, mais n'a toujours pas planté de drapeau au point culminant de sa vie sexuelle. Son destin, c'est d'être femme. Si on faisait son portrait, elle serait assise sur un nuage rose bordé de feuilles d'or, et montrant ses jambes. Elle porte un parfum tellement fort que lorsque je monte dans le Bookmobile, je le garde sur moi ensuite pendant plusieurs jours. (Encore une chance que j'aime Emeraude de Coty.) Mon père disait toujours que toutes les femmes devraient faire comme elle. « Quand il y a une femme dans une pièce, il faut qu'un homme le sache. Quand Iva Lou s'amène, tout le monde la reconnaît. » À l'époque, je ne disais rien et je levais les yeux au ciel.

Iva Lou a du mal à se garer. Un fourgon de la Poste est stationné en travers sur son emplacement habituel, alors elle me fait signe qu'elle va s'arrêter à la station-service. Kent Vanhook, le patron, est d'accord. Il aime beaucoup Iva Lou. Quel homme ne l'aime pas ? Elle s'intéresse à chacun d'eux avec beaucoup de gentillesse. Elle examine les hommes comme on inspecte les œufs : ce sont de parfaits spécimens créés par Dieu à son intention pour qu'elle leur prodigue ses soins. Et elle n'en a pas encore rencontré un qui n'apprécie pas ça. Charmer un homme est un vrai talent, comme jouer au piano sans partition. Nous ne sommes pas toutes des tombeuses nées, mais Iva Lou a fait de la séduction une forme d'art.

Les portes du Bookmobile s'ouvrent avec un bruit de pneumatique. Je reste bouche bée en découvrant la tenue d'Iva Lou : son pull bleu clair à col roulé est si moulant qu'elle a l'air de porter son soutien-gorge par-dessus. Son pantalon à motifs carrés bleu pâle, jaunes et verts de style Mondrian est collé à ses cuisses. Même assise, Iva Lou a un corps incroyable. Je me

demande ce qui est vraiment dû à la gaine. Se pourrait-il que ses formes soient maintenues et suspendues au point de transformer sa silhouette en un parfait sablier ? Elle a un visage enfantin, avec un petit menton, de grands yeux bleus et une bouche en bouton de rose. Ses canines et ses incisives se chevauchent, mais sur elle, ce n'est pas gênant. Ses cheveux blonds font penser à la paille jaune qu'on met sous les œufs de Pâques et sont habilement décoiffés en une masse de boucles. Elle porte un tas de bijoux fantaisie Sarah Coventry, étant donné qu'elle en vend sous le manteau.

— Je fais un échange. Shampoing contre best-seller.

Je lui tends un sachet d'échantillons de shampoings de ma pharmacie.

— Banco !

Iva attrape le sachet et examine les échantillons. Puis elle me montre l'étagère des nouveautés.

— Ave Maria, mon chou, il faut que tu lises *Capitaines et Rois* qui vient de rentrer. Je sais que tu n'aimes pas les romans historiques, mais dans celui-là, il y a du sexe !

— Combien d'amours peux-tu encore mener de front, Iva Lou ? Tu tiens déjà en laisse la moitié des hommes de Big Stone Gap !

Elle pousse un petit gémissement.

— La moitié ? Ma foi, je vais prendre ça comme *un complimento*.

Comme je suis à moitié italienne, je lui ai appris quelques phrases clés, au cas où une romance italienne se présenterait. Je n'ai pas trouvé très drôle qu'Iva les essaie sur ma mère l'autre jour. Ça m'a valu quelques problèmes.

Iva Lou a une lubie. Elle veut faire l'amour avec un Italien, ainsi elle pourra savoir si ce sont vraiment les meilleurs amants du monde.

— Les Italiens sont mon Himalaya, mon chou, dit-elle. Domage qu'il n'y en ait pas plus dans les parages.

Les gens ici sont principalement des Écossais, des Irlandais, ou des Melungeons (un mélange de Turcs, de Français, d'Africains, d'Indiens et de Dieu sait quoi encore : ils vivent dans la

haute montagne et restent entre eux). Zackie Wakin, le propriétaire du grand magasin de la ville, est libanais. Ma mère et moi étions les seules Italiennes ; puis il y a cinq ans environ, on a vu arriver un Juif, Lewis Eisenberg, qui était avocat à Woodbury, dans l'État de New York.

— Tu t'assois toujours sur le troisième tabouret pliant – pour-quoi ? demande Iva Lou, sans lever les yeux du nouveau livre-cadeau de photographies de voyageurs qu'elle est en train de feuilleter.

— J'aime le chiffre trois.

— Ma chériiiiie, laisse-moi te dire quelque chose.

Une sorte de lueur mystique brille dans son œil. Sa voix descend dans sa gorge et se voile dans un registre sexy.

— Le jour où je pourrai mettre le feu à ce tas de charbon, et où j'aurai ma grande aventure, tu peux être sûre que ce jour-là, je ne perdrai pas mon temps avec des photos du Circus Maximus ! Les ruines et les rochers, ça ne m'intéresse pas. Je veux de la chair et du sang. Un grand costaud d'Européen, un beau mec large d'épaules. Laisse tomber les panoramas et les points de vue et tourne-toi plutôt vers les hommes. Le marbre, ça ne te serre pas dans ses bras, petite, ajoute-t-elle en prenant une profonde inspiration.

Iva Lou se sert une tasse de Sanka et rit. Elle fait partie de ces gens qui passent leur temps à se moquer d'eux-mêmes. Elle me propose toujours un café, que je refuse toujours. Je sais que l'unique gobelet de plastique qu'elle a en réserve pourrait être une entrée en matière pour un rendez-vous galant. À quoi bon le gaspiller pour moi ?

— Je t'ai déniché le livre sur les testaments que tu voulais. Et voilà le seul que j'ai trouvé sur le chagrin.

Elle prend *Comment le chagrin s'en va* comme si elle posait pour sa publicité. La jolie couverture rococo s'orne de nuages et de chérubins. Les sourires des anges vous consolent instantanément.

— Comment ça va depuis la dernière fois ?

Je regarde le visage d'Iva Lou. Son expression innocente est la même que celle des anges. Elle veut vraiment savoir comment je vais.

Ma mère est morte le 2 août 1978, il y a exactement un mois aujourd'hui. Le pire jour de ma vie. Elle avait un cancer des poumons. Je n'aurais jamais cru que le cancer tuerait mes deux parents, mais c'est ce qu'il a fait. Maman avait cinquante-deux ans, ce qui me paraît soudain terriblement jeune. Elle n'en avait que dix-sept quand elle est arrivée en Amérique. Mon père lui a appris l'anglais, mais elle l'a toujours parlé avec un fort accent. L'une des choses qui me manquent le plus, c'est le son de sa voix. Parfois, je ferme les yeux et je l'entends.

Maman ne voulait pas mourir parce qu'elle ne voulait pas me laisser seule. Je n'ai ni frère ni sœur. La famille Mulligan avait de profondes racines, mais aujourd'hui, il n'y a presque plus que des branches mortes. Ma mère ne parlait jamais de sa famille en Italie, alors je pense qu'ils sont morts pendant la guerre ou d'une autre façon. Il ne me reste qu'une parente, ma tante Alice Mulligan Lambert. Elle est ennuyeuse comme la pluie. Son mari, mon Oncle Wayne, a passé sa vie à essayer de la mettre en colère, mais il n'y est pas arrivé. Tante Alice a une petite tête et des lèvres minces. (C'est une affreuse combinaison.)

— Je vais en griller une, chériiiiie.

Iva Lou descend les marches du Bookmobile en jonglant avec deux cafés et sa cigarette. En moins de cinquante secondes, Kent Vanhook sort du garage en s'essuyant les mains avec un chiffon. Iva Lou donne à Kent un gobelet de café qui paraît minuscule entre ses grandes mains. Ils fument et boivent à petites gorgées. Kent Vanhook est un bel homme de cinquante ans, du genre grand cow-boy décontracté. Il ressemble au grand Walter Pidgeon avec moins de cheveux. Quand il rit avec Iva Lou, son visage rajeunit de vingt ans. La femme de Kent est une diabétique qui ne bouge pas de chez elle et se plaint tout le temps. Je le sais parce que je lui apporte son insuline une fois par mois. Mais avec Iva Lou, Kent se contente de rire.

J'aime bien rester seule dans le Bookmobile. Ça me permet d'examiner tranquillement les nouveautés. Je fais une pile, puis je regarde toutes les vieilles sélections. Je prends mon exemplaire usagé de *L'Art de la lecture des visages dans la Chine ancienne* et je pense à mon père, Fred Mulligan. Quand il est mort il y a

treize ans, je me suis dit que je devrais avoir du chagrin, mais jusqu'à ce jour je n'en ai pas eu. Nous n'étions pas proches et, en ce qui me concerne, ce n'était pas faute d'avoir essayé. D'aussi loin que je me souviene, il a toujours regardé à travers moi comme on regarde un verre ou un pot de *jelly* pour savoir s'il reste quelque chose dedans. J'ai passé bien des soirées à pleurer à cause de lui quand j'étais gamine, puis un jour j'ai cessé d'espérer qu'il m'aime et la peine a disparu. Je ne l'ai pas quitté quand il est tombé malade, cependant. Tout d'un coup, mon père, qui s'était toujours isolé des autres, nous a découvert mille choses en commun. Il souffrait, il savait qu'il allait mourir, et cette souffrance lui a donné un peu d'humilité. C'est triste, mais mes meilleurs souvenirs de lui datent de sa maladie. C'est alors que j'ai lu pour la première fois ce livre sur la science des Chinois.

J'ai pensé que si je lisais le visage de mon père, je pourrais comprendre pourquoi il était si méchant. Je l'ai longuement étudié. Le visage de Papa était carré avec beaucoup d'angles : front rectangulaire, joues anguleuses, menton pointu. Il avait de petits yeux (signe d'une nature portée à la tromperie), un gros nez (signe d'argent vers la cinquantaine, qu'il eut grâce à la pharmacie dont il était propriétaire), et pas de lèvres. Enfin, il avait deux lèvres mais sa bouche était comme un trait de crayon gris. C'est un signe de cruauté. Quand vous regardez les informations à la télé, regardez la bouche des présentateurs. Je suis prête à parier qu'ils n'ont pas de lèvre supérieure. On n'entre pas à la télé parce qu'on est gentil.

Le livre sur la lecture faciale est sorti et rentré maintes fois, et la fiche de prêt était toujours à mon nom, à aucun autre. Un jour où j'étais allée à Charlottesville faire des achats pour la pharmacie j'ai voulu en acheter un exemplaire. Il était épuisé. Iva Lou a plusieurs fois proposé de me le donner. Elle disait qu'elle le déclarerait perdu. Mais je ne peux pas faire une chose pareille. Je suis contente de savoir qu'il est là, et qu'il va et vient avec Iva Lou.

Je crois que c'est eux que je vois à travers le pare-brise, car ils regardent dans ma direction. Iva Lou écrase sa cigarette de la

pointe de sa ballerine rose et revient vers le Bookmobile. Kent la suit du regard et il la mange des yeux en même temps qu'il savoure les dernières gouttes de Sanka au riche parfum.

— Excuse-moi. On s'est mis à parler, Kent et moi, et, bref, tu sais comment c'est.

— Pas de problème.

— Encore dans la lecture de visage ? Tu ne le connais pas par cœur, ce livre, depuis tout ce temps ? Seigneur !

Iva Lou tapote le livre, le petit doigt levé.

— À la semaine prochaine !

Je salue Kent de la main au passage – juste ce qu'il faut pour lui faire sentir qu'il n'y a rien de mal à parler avec une femme célibataire, disponible et dévouée comme Iva Lou, et à fumer une cigarette avec elle. Il me sourit, un peu rassuré. Je pense que la plupart des gens, à Big Stone Gap, savent qu'avec moi leurs secrets sont bien gardés. (Dieu sait pourtant que je me passerais bien de savoir que le maire s'administre des lavements.)

J'ai une livraison à faire. J'ai promis à Mrs Mac – son nom complet est MacChesnay – de lui apporter la nouvelle prescription pour faire baisser sa pression artérielle. Ici, on l'appelle « *Apple Butter Nan* » – Mamie Beurre de Pomme, parce que personne ne le fait mieux qu'elle. Sa maison se trouve tout en haut du lieu-dit Cracker's Neck. La route tourne et vire à n'en plus finir pour grimper jusque-là et je m'envole dans les virages comme Mario Andretti (un autre grand Italien !). Il y a quelque chose de dangereux dans ces routes de montagne : elles n'ont pas de garde-fous, alors ça se joue entre vous et votre volant et c'est à vous de maîtriser votre direction. Un moment d'inattention et on peut tomber dans le précipice. Un soir de brouillard, les frères Brightwell ont perdu le contrôle de leur camion et ont basculé dans le vide. Par chance, les arbres les ont arrêtés dans leur chute. Un policier les a trouvés le lendemain matin accrochés aux branches comme du linge à sécher. Mais leur camion était fichu. Ils l'avaient perdu dans le choc comme on perd son pantalon. Il gît maintenant au fond du lac de Powell Valley.

Le Gap, ou « la vallée » comme l'appellent les gens des hollers, est tout en bas. Les hollers sont ces hameaux nichés sur

les flancs des Montagnes Bleues. Je ne pourrais pas vous dire comment vous rendre dans ces coins de montagne, mais je saurais vous y conduire. Il n'y a pas de panneaux indicateurs ; il faut connaître son chemin. En montant jusqu'au plus haut des sommets qui nous entourent, on peut voir les frontières de cinq États : la Virginie, le Kentucky, la Caroline du Nord, le Tennessee et la Virginie Occidentale. En fait, on ne voit pas les frontières qui les séparent, mais on sait qu'on regarde cinq États parce qu'il y a une plaque qui le dit, et parce qu'on l'a appris à l'école. Miss Callaghan, mon institutrice, serait très contente si elle savait que j'ai retenu cette information et que je la partage.

Chaque holler a son nom et son histoire. Des familles ont trouvé dans la montagne des coins qui leur plaisaient et n'en sont plus reparties. Et les endroits où les gens choisissent de s'installer en disent beaucoup sur eux. Moi, je n'ai jamais vécu ailleurs qu'ici, sauf pendant mes études. Je suis partie alors loin de Big Stone Gap pour le collège de filles de Saint Mary à South Bend, dans l'Indiana. C'était juste assez grand pour moi. Après avoir décroché ma licence, je suis revenue chez moi, et j'ai pris la direction de la pharmacie. On avait besoin de moi ici. Mon père était tombé malade et il a dû s'arrêter, et ma mère ne pouvait pas s'en occuper toute seule. Non pas qu'elle ait été une faible femme ; mais elle ne supportait pas le changement.

Je suis montée à Cracker's Neck en un temps record. La ferme des MacChesnay se trouve dans une clairière. C'est une maison en pierre de taille dotée de quatre cheminées. Les feux qui brûlent dans les cheminées dégagent un meilleur parfum dans les maisons en pierre, et Mrs Mac en a toujours un qui est allumé. Je stationne la Jeep et j'attends que les chiens m'entourent. Nous avons des centaines de chiens sauvages dans ces montagnes, et ils se déplacent en meutes. La plupart ont la rage et, dans ce cas, on les abat. Je compte six chiens squelettiques qui flairent mes roues. Pour gagner du temps, je descends la vitre de ma portière et sors l'écriteau qui permet aux clients de m'identifier. C'est un carré de plastique blanc sur lequel on lit LIVRAISON DE MÉDICAMENTS. (J'ai ajouté, pour le côté artistique, la silhouette d'une infirmière qui se hâte.)

En général, je trouve le courage de sortir de la Jeep quand je vois Mrs Mac passer la tête à sa fenêtre. Pas question que mes clients me voient comme une froussarde. En fait, je lui suis reconnaissante de veiller à ce que tout aille bien tandis que j'ouvre la portière et sors les jambes à l'extérieur. L'air décontracté, je me mets à la verticale et traverse la cour, un peu raide mais hardiment, jusqu'à la porte d'entrée, telle Maureen O'Hara dans tous ses films avec John Wayne. Maureen O'Hara me sert de modèle pour sa façon de s'habiller et son courage. J'ai même adopté sa coiffure – les cheveux longs et lâchés, tout simplement. Je fais moins d'effet, tout de même ; j'ai les cheveux châtain foncé, alors que les siens sont d'un roux éclatant.

Le porche a été repeint en gris depuis peu. Le bois pour les cheminées est soigneusement empilé sur un côté du bâtiment. Je m'efforce de ne pas avoir de chouchous parmi mes clients, mais si j'en avais, Mrs Mac et sa maison si bien ordonnée arriveraient en tête de liste.

— Tu en as mis du temps ! s'exclame Mrs Mac en ouvrant la porte-moustiquaire à la volée.

— Je bavardais avec Iva Lou.

— Je m'en doutais. (Mrs Mac montre le feu.) Qu'est-ce que tu dis de ça ?

— C'est le plus beau feu que j'aie jamais vu.

Et je le pense.

— Suis-moi. J'ai fait un pain de maïs.

J'emboîte le pas à Mrs Mac jusqu'à la cuisine, une grande pièce ensoleillée aux poutres apparentes. J'entends un bruit derrière moi. Faites mon Dieu que ce ne soit pas un chien. Je me retourne lentement et je regarde d'abord au sol, puis à hauteur d'homme. Ce n'est pas un chien. C'est un homme. Le fils de Mrs Mac, Jack MacChesnay, en sous-vêtements – une sorte de long caleçon rose délavé qui lui sert de pyjama et le moule comme un justaucorps. On se regarde, et nos deux visages prennent la couleur de son vêtement avant qu'il ne fane – rouge.

— Seigneur Jésus, Jack. Va t'habiller ! lance Mrs Mac.

— Oui, m'man, répond-il à sa mère, comme par automatisme. Bonjour Ave Maria, ajoute-t-il pour moi, et il s'en va.

Je ne peux pas m'empêcher de regarder un homme qui s'en va. Il a de jolies fesses hautes. Je voudrais bien avoir les mêmes. Je tire mon gros blouson sur mes fesses plates tandis que Mrs Mac s'approche de la grande table à côté des fenêtres pour me verser une tasse de café noir qui fleure divinement bon. J'y ajoute de la crème fraîche et du sucre blanc comme neige.

— Alors, que se passe-t-il en ville ? demande Mrs Mac.

Elle a une vraie tête de montagnarde – un nez si fin qu'on pourrait le tracer au compas, de petits yeux verts brillants, des lèvres de Cupidon et de bonnes joues. On voit qu'elle a été très belle dans sa jeunesse et elle l'est encore.

— Je me demandais... Nan, c'est un diminutif ?

— Mon prénom ?

Mrs Mac découpe un pain de maïs en triangles dans un poêlon en fonte.

— Ma maman s'appelait Nan. Mon deuxième prénom est Bluebell, parce que ce champ était couvert de jacinthes quand je suis née.

Elle pointe sa spatule pour montrer le champ qui s'étend à l'arrière de la maison.

— Nan Bluebell. C'est joli... Et votre nom de jeune fille, c'était quoi ?

— Dieu tout-puissant, tu en poses, des questions, ce matin ! Gilliam. Nan Bluebell Gilliam.

— Ça me plaît bien, dis-je, en buvant mon café.

Jack est debout sur le seuil de la cuisine. Il reste là un moment, comme pour juger de la situation. Ou peut-être qu'il ne veut pas interrompre notre conversation. En ville, on l'appelle Jack Mac. Il mesure un peu plus d'un mètre quatre-vingts mais il paraît plus petit tellement il est trapu. Il a un visage rond et pas anguleux du tout, avec un menton volontaire, des sourcils fins et droits, et des yeux noisette. Sa lèvre supérieure est la même que sa lèvre inférieure, ce qui est particulièrement rare, et son nez va bien avec le reste du visage ; c'est un nez vigoureux, qui ne casse pas à l'endroit où il rejoint les yeux et jaillit net comme une lame. Son menton est bien dessiné, ce qui signifie que, dans sa vie, il va vers ce qu'il veut et l'obtient. Jack Mac est maintenant

habillé : chemise de flanelle grise et vieux jean bleu. Il a peigné ses cheveux et ils brillent d'humidité ; à la lumière du jour, je remarque qu'ils sont gris et légèrement clairsemés. Nous avons le même âge, Jack Mac et moi, mais il fait un peu plus âgé. Je n'ai pas le souvenir qu'il ait prononcé deux mots pendant nos quatre années de lycée ; c'est tout sauf un bavard.

Mrs Mac sert un café à son fils.

— Assieds-toi donc, jeune homme, lui dit-elle très affectueusement. Je demandais à l'instant à Miss Ave de me dire ce qu'il se passe en ville.

— Jack doit en savoir bien plus que moi. Après tout, ce sont les musiciens qui entendent tous les ragots.

— Ah bon ? dit Jack, et il rit. C'est toi qui mets le spectacle en scène, c'est par toi que passe le flot des informations.

Il fait allusion à mon activité bénévole de metteuse en scène de notre comédie musicale en plein air : *La Piste du pin solitaire*. On a monté ce spectacle un été, il y a seize ans. Les musiciens et les comédiens de talent ne manquant pas dans la région, les autorités locales ont décidé de s'en servir pour la mettre en valeur. On s'est dit que le tourisme serait une bonne alternative si le charbon venait à s'épuiser. Notre comédie musicale, depuis, attire des spectateurs de tout le Sud.

Je prends un air faussement menaçant.

— Ma foi, je ne veux rien dire... Mais il y a une certaine Sweet Sue Tinsley qui a l'air d'en pincer pour un certain guitariste dans la fosse d'orchestre.

— Par pitié, Jack, tu sors toujours avec cette avortone ? demande Mrs Mac, contrariée, en haussant les sourcils.

— Oui maman, et j'en suis fier, rétorque Jack avec un clin d'œil à mon intention.

— Faite comme elle est, cette fille ne peut rien porter de lourd.

Mrs Mac me jauge du regard. Je suis manifestement une fille qui peut soulever des poids.

— Allons, Mrs Mac, vous êtes un peu trop possessive avec votre fils. Je suis certaine que vous finirez par adorer Sweet Sue, dis-je, histoire de clore le débat.

Jack Mac me regarde, soulagé. Mrs Mac se lance alors dans un long développement au sujet d'un problème d'évacuation d'eau dans les hollers, sur lequel elle a lu un article dans le *Post*, notre hebdomadaire. J'ai du mal, moi-même, à lire ce journal tant il est truffé de fautes d'orthographe. Il se trouve que l'orthographe fait partie des choses pour lesquelles je suis forte, je le remarque donc forcément quand elle n'est pas parfaite.

Mrs Mac pose sur la table des œufs, de la bouillie de maïs (la sienne est faite maison et jaune clair, pas comme celle qu'on achète), du miel et Dieu sait quoi encore. Jack Mac mange de bon cœur. Pour un montagnard, il a des manières délicates, presque. Et tandis que sa mère soliloque, il l'écoute avec beaucoup d'attention, comme si tout ce qu'elle disait était de la plus haute importance. Quelle sorte d'existence mènent-ils, ces deux-là, à Cracker's Neck ? Je me demande comment il se débrouille pour filer en douce quand il va rejoindre Sweet Sue, comment il manœuvre pour passer la nuit dehors, et ce qu'il raconte à sa mère. Ça fait partie des obstacles que rencontrent les enfants qui habitent avec leurs parents. J'en étais encore là il y a un an, et je sais que c'est pénible. Peut-être qu'il descend retrouver Sweet Sue quand celle-ci confie ses enfants à leur père, un week-end sur deux ? Peut-être qu'ils font l'amour dans la voiture, quelque part sur la route, vers Strawberry Patch ou Huff Rock, là où vont les adolescents ? À moins qu'ils se donnent rendez-vous à l'hôtel de Kingsport, dans le Tennessee, où personne ne les connaît...

— Eh, Ave Maria, tu n'es plus avec nous ? lance Mrs Mac en me resservant du café.

— Elle est au pays des rêves, maman.

— Euh... Je pensais à la pharmacie. Vous savez, Fleeta me fait la tête quand je reste trop longtemps absente.

Comme je suis debout, Jack Mac se lève poliment.

— Non, reste assis, lui dis-je, un peu gênée par sa galanterie. Ton assiette va refroidir.

Mrs Mac le pousse du coude.

— Raccompagne-la, Jack.

— Merci pour le café. Et vous me direz ce que vous pensez de ces nouveaux cachets que le Dr Daugherty vous a prescrits.

— Certainement, petite, dit Mrs Mac en me saluant de sa spatule. Ne te mets pas en retard.

Jack Mac prend soin de me laisser passer devant lui dans le corridor. Arrivé à la porte-moustiquaire, il se montre un peu maladroit parce que je l'atteins la première, si bien qu'il effleure ma main.

— Tu as les mains bien douces pour un mineur de fond, lui dis-je.

Il sourit. Qu'est-ce qui m'a pris de lâcher *ça* ?

Me voici sur le porche, et lui sur le seuil, ses larges épaules occupant toute l'embrasure de la porte. Il tend la main pour enlever des brins de paille accrochés au grillage, qui sonne comme s'il cherchait le *la*.

— Douces ? Pas vraiment. Touche là au bout.

De sa main droite il prend mes doigts pour leur faire toucher les siens.

— Tu as des cals ?

— Ça, c'est la guitare.

— Tu as répété pour la reprise ?

— Il le faut bien. Je suis tacitement en concurrence avec Pee Wee Poteet. Guitare contre violon.

— Je pense que tu vas gagner.

— Qu'en sais-tu ?

— Sa femme lui a écrasé les doigts dans la portière de sa voiture, hier soir. J'ai dû lui apporter des médicaments contre la douleur.

— Pauvre vieux !

— Ce n'était pas un accident. Elle était folle de jalousie et elle s'est jetée sur lui...

Je m'arrête. Je suis en train de rapporter des choses confidentielles. Je ne dis jamais de choses confidentielles !

— J'aime bien ton parfum.

— C'est seulement un reste de celui d'Iva Lou, dis-je, en passant par plusieurs nuances de rouge (la malédiction des filles à peau blanche).

— Eh bien, d'où qu'il vienne, c'est vraiment un chouette parfum.

Je descends les marches vers la cour et me retrouve immédiatement cernée par les chiens.

— Il y a des chiens à vous, là-dedans ?

Jack Mac se met à rire.

— Non, ils sont tous sauvages. À cette époque de l'année, quand la pluie cesse et que les feuilles sèchent, ils ont peur de ne plus trouver d'eau, et ils savent que je me laisse attendrir.

J'observe les chiens et, pendant un instant, j'éprouve une certaine tendresse pour eux, émue par leur regard doux et leur langue rose.

— Tu n'as pas peur d'eux, tout de même ? demande Jack Mac.

— Moi ? Non. Bien sûr que non ! Je n'ai pas peur de grand-chose.

Il n'a pas vu que j'étais invincible, comme Maureen O'Hara. Alors que je me dirige vers la Jeep, il me lance :

— Eh, Ave Maria, qu'est-ce que tu penses de mon nouveau camion ?

Il montre du doigt, à côté du hangar, son nouveau pick-up Ford d'un rouge étincelant au soleil.

— C'est une merveille !

— Il a toutes les options.

— Je ne peux pas lutter !

Je lui fais au revoir de la main et grimpe dans ma vieille Jeep.

Sur la route qui me ramène vers Big Stone Gap, je pense à la maison des MacChesnay, si propre et bien rangée.

Le centre-ville est embouteillé. Tout le monde vaque à ses affaires. En outre, c'est le dernier jour pour régler les factures de gaz et d'électricité. J'adore cette ville quand elle est en pleine activité ; ça me donne l'impression que quelque chose d'excitant va arriver. Zackie Wakin, un colporteur libanais devenu commerçant, pousse sur le trottoir devant son magasin des portants à roulettes chargés de vêtements. Il ne mesure pas plus d'un mètre cinquante avec un teint café au lait et des lèvres charnues (signe de générosité). J'adore depuis toujours sa devanture :
CHEZ ZACKIE : VETEMENTS POUR TOUTE LA FAMILLE ET

AUTRES ARTICLES. Et c'est vrai : il a vraiment de tout, depuis les grille-pain jusqu'aux chaussures dorées. (Je le sais car il m'a fallu un jour une paire de chaussures dorées pour le gala d'un congrès de pharmaciens, et il en avait !)

— Miss Ave !

Zackie me fait de grands signes (il a l'air d'un cheik du désert comme on en voit dans les films, mais il parle anglais comme vous et moi).

— Encore une braderie en plein air ?

— Eh oui ! Faut faire de la place pour la marchandise. J'ai un gros arrivage de bottes Frye la semaine prochaine. Rappelez-vous-en, hein ?

— Je viendrai m'en chercher une paire.

Zackie acquiesce et rayonne. Cet homme est né pour vendre.

Le parking devant la pharmacie est plein, et je me gare en double file dans l'allée, en laissant la clé sur le contact pour le cas où je bloquerais quelqu'un. Je remarque qu'Iva Lou est encore à la station-service et que Kent est maintenant dans le Bookmobile avec elle. (On progresse.) J'examine la façade de la pharmacie. La peinture s'écaille sur le chambranle des fenêtres, l'enseigne perd sa couleur, et la moitié du néon clignote pitoyablement. J'ai laissé aller les choses depuis la maladie de Maman. Heureusement que mes clients n'attachent pas d'importance à tout ça ; je suis tout le temps occupée.

Fleeta Mullins, mon unique employée, et la femme la plus maigre de la vallée, fume cigarette sur cigarette derrière le comptoir. Je n'ai jamais vu Fleeta sans une cigarette entre les doigts malgré nos innombrables discussions sur tout le mal que lui fait le tabac. J'entends un début d'emphysème dans sa toux, mais elle refuse d'arrêter. Elle n'a qu'une cinquantaine d'années, mais déjà le visage creusé d'une multitude de petites rides.

— Bonjour Ave Maria ! lance-t-elle.

— Très joli, Fletsie ! dis-je en constatant qu'elle sort de chez le coiffeur.

— J'ai fait la même coupe en coup de vent que Jeanne Pruett, dit-elle en tapotant ses cheveux. Je voudrais bien chanter comme elle, aussi.

— Chanter, ce n'est pas tout. Je parie qu'elle n'est pas capable de citer les noms de tous les catcheurs qui disputent le finale de la Fédération.

— Là, tu as raison.

— On a bien travaillé, ce matin.

Je regarde le registre.

— Je voudrais décréter un moratoire sur ces maudits pots de collecte de fonds, gémit Fleeta. Chaque fois que je fais une vente, j'en renverse un !

Je la comprends. Le comptoir est encombré de bocaux de conserve vides avec une fente dans le couvercle pour recevoir les pièces. Les enfants les apportent de l'école afin de cueillir des fonds pour toutes sortes de choses. Ils collent dessus leur photo et inscrivent un slogan à la main. En ce moment, la compétition fait rage pour le prince et la princesse d'Halloween à l'école élémentaire, et comme je ne veux pas avoir de chouchous, tous ceux qui se font une cagnotte peuvent la laisser. Teena Lee Ball, une mignonne petite de CM1, se tient près de la caisse enregistreuse. Elle regarde Fleeta puis se dit que s'il s'agit de demander un service, mieux vaut se tourner vers moi.

— Miss Mulligan, maman m'a dit que vous mettez mon bocal sur le comptoir parce qu'on est clients ici.

— Ta maman est une femme intelligente, et elle a raison. On appelle ça du donnant-donnant. Pose ton bocal sur le comptoir. On va peut-être récolter un million de dollars pour ta campagne !

Teena Lee sourit en montrant un espace vide à la place de ses incisives. Elle pose le bocal devant les autres et se sauve.

— Tu es trop sympa. Laisse-moi faire avec ces gamins. Si je n'étais pas là, les gens te piétineraient à longueur de journée. Moi, je dirais à tous ces petits monstres d'apporter leurs bocaux au supermarché Piggly Wiggly. On n'a pas de place ici mais eux, ils en ont. Ils ont trois caisses, là-bas, et nous, on n'en a qu'une.

Je soulève un bocal sur le comptoir.

— Tu sais si le petit Comer a fini par avoir son rein ?

— Oui, je crois bien que c'était dans le journal.

J'ouvre le bocal du jeune Comer et j'y fais tomber quelques pièces.

— Lew Eisenberg voudrait que tu passes le voir à son bureau. Et moi je démissionne.

— Tu plaisantes ?

— Ave, ma chérie, les gens me fatiguent. J'ai envie de rentrer chez moi et de me planter devant la télé. Portly a sa silicose qui arrive. Il est temps de profiter de la vie.

Fleeta, manifestement, n'a pas compris que pour collecter des fonds pour les victimes de la silicose auprès de la compagnie minière, il faut que son mari soit malade. Ce n'est pas vraiment le moment de se réjouir.

— Je ne veux pas que tu t'en ailles !

À m'entendre, je fais pitié. Je n'ai rien d'une patronne.

— Tu t'en remettras. Je n'ai encore jamais rencontré quelqu'un d'irremplaçable.

— Ce ne sera pas pareil !

— L'heure du changement a sonné, annonce Fleeta, telle un philosophe grec.

Le *changement*. Pourquoi ce mot me fait-il froid dans le dos ?

Le bureau de Lew Eisenberg est dans Main Street, à côté de la pharmacie. Je n'aime pas beaucoup y aller parce que c'est un vrai fouillis. Inez, la femme de Lew, est aussi sa secrétaire. Ils se sont connus alors que Lew était venu travailler en tant que juriste pour la compagnie minière Westmoreland. Inez sortait tout juste du lycée. Ils sont tombés amoureux et elle s'est retrouvée enceinte. Lew a fait ce qu'il fallait, il l'a épousée. (Enfin, ce qu'il fallait pour Inez, disons.)

— Il est dans le bureau, dit Inez, sans lever les yeux.

Elle est toujours aussi jolie, mais elle a pris une bonne quarantaine de kilos depuis son mariage. C'est dur pour elle, qui était réputée pour sa silhouette quand elle faisait partie de la troupe des pom-pom girls. À présent, elle est tout le temps au régime. Elle a essayé le Metracal, les coupe-faim, les substituts alimentaires (j'ai tous les parfums), mais rien ne marche.

Lew est assis à son bureau et il fume une cigarette. Sa tête ronde comme une citrouille paraît trop grosse sur son corps chétif. Il a de petits yeux marron derrière ses épais verres de

lunettes, et un espace entre ses incisives. (Les dents du bonheur, disent les Chinois. Mais je n'ai pas vu cet espace, ces derniers temps. Lew sourit rarement.)

— Du café, du thé, autre chose ? demande-t-il.

Il a toujours l'air agité, mais ça ne le rend pas désagréable. On voit qu'il y a de la gentillesse sous cette apparence.

— Non, merci.

Lew paraît soulagé que je ne veuille rien ; moins j'ai de contact avec Inez, mieux c'est. Il va fermer la porte et revient s'asseoir à côté de moi.

— Il faut qu'on parle.

Il reste silencieux une seconde, mais ça me semble beaucoup plus long. Finalement, il se lève et marche à travers la pièce.

— J'ai fini avec les papiers de votre mère. Son testament. La maison, la pharmacie, l'assurance-vie – tout vous revient. Pour l'essentiel, mon travail est terminé. À une chose près.

Il est à présent devant la fenêtre et tapote sur les stores. Une latte du plancher craque derrière la porte du bureau, comme si cent kilos y marchaient sur la pointe des pieds. Lew et moi échangeons un regard. Il met la radio pour qu'on ne nous entende pas – Inez est connue pour écouter aux portes.

— Il y a une lettre, dit Lew.

Il me tend une grande enveloppe en papier kraft. Elle m'est adressée aux bons soins de Lewis Eisenberg. Sur le coin supérieur gauche on lit : « *De Fiametta Vilminore Mulligan.* » Comme je fais partie des gens qui ouvrent leur courrier à la seconde où ils le sortent de la boîte aux lettres, je déchire l'enveloppe et déplie la lettre qui se trouve à l'intérieur. Je reconnais l'écriture de ma mère. (La lettre est en anglais ; c'est sans doute, me dis-je, parce qu'il fallait que Lew la lise aussi.)

Ma chère Ave Maria,

Quand tu liras cette lettre, je t'aurai quittée. Il y a des choses qui te concernent et que je n'ai jamais pu te dire. J'ai essayé bien des fois. Mais, alors, je trouvais préférable de ne pas soulager ma conscience et je me taisais. Avant tout, je veux de dire que tu es ce qui m'est arrivé de mieux dans ma vie.

Mon cœur, à ce moment, bat si fort qu'il fait bouger les boutons de mon chemisier. Je regarde Lew, qui s'est allongé par terre et qui fume, les yeux au plafond.

— Vous avez lu ceci, Lew ?

— Oui. Ne vous occupez pas de moi. J'ai le dos en capilotade.

À dix-sept ans, j'étais très heureuse. Je travaillais comme couturière dans la boutique de mon père, à Bergame. Ma mère était très belle, et mon père était un homme très respecté. Il y avait un garçon qu'on voyait souvent à la boutique. Il s'appelait Mario Barbari. Il venait d'une bonne famille de Schilpario, un village de montagne. Il était beau, et il me faisait rire. Un jour où mon père avait à faire à Schilpario, je l'ai supplié de m'emmener avec lui. J'espérais voir Mario, et la chance a voulu que je le voie. Mon père, ses affaires faites, a décidé de rester à Schilpario pour jouer aux cartes. Mario a proposé de me montrer le village. Il m'a emmenée voir l'église, la roue à aube qui amenait l'eau, l'école... Il me semblait l'avoir connu toute ma vie. Je suis tombée amoureuse de lui ce jour-là.

— Je pourrais avoir un peu d'eau, s'il vous plaît ?

Mario est descendu à Bergame pour me voir. Mon père a découvert notre amitié et m'a interdit de le fréquenter parce que j'étais trop jeune pour qu'on me fasse la cour. J'ai fait ce qu'une bonne fille ne doit jamais faire : je lui ai désobéi et je suis sortie en cachette pour rejoindre Mario. J'étais tellement heureuse avec lui ! Nous passions de si bons moments ensemble ! Je savais que je voulais passer ma vie avec lui. Nous faisions des projets pour nous enfuir ensemble. Il devait me retrouver à la gare de Bergame et nous prendrions le train pour Milan. J'ai attendu, attendu, mais il n'est pas venu. Puis un messenger m'a apporté une lettre dans laquelle il me disait qu'il ne pouvait pas venir ce jour-là. Je m'apprêtais à dire à Mario que je t'attendais et que nous pouvions nous marier tout de suite. Je suis certaine qu'il ne se doutait pas de ma condition, sinon il serait venu au rendez-vous.

Je savais qu'il me fallait partir de chez moi, car sans cela je subirais à jamais la honte de ce que j'avais fait. Je me souvenais que nous avions une cousine au bord du lac Majeur, et j'ai pris un billet pour y aller,

dans l'espoir qu'elle m'accueille. Mais une fois là-bas, je ne l'ai pas trouvée. Je n'avais plus nulle part où aller. J'avais le cœur brisé. Mais je pensais à toi. Il fallait que je prenne soin de toi. Puis j'ai eu de la chance. Je suis retournée à la gare. Tout le monde se pressait, chacun avait un endroit où aller. Je me suis assise sur un banc. Je me suis endormie. Quand je me suis réveillée, une très belle dame était assise à côté de moi. Je ne l'oublierai jamais. Elle était grande et mince, avec un manteau bleu. Les boutons étaient bleus et brillaient comme des pierres précieuses. Et elle portait un ravissant chapeau de velours de la même couleur avec des plumes de paon et de petites étoiles dorées. Elle avait un teint de pêche, et un parfum de fleur. Elle m'a offert un petit gâteau. J'avais si faim que je l'ai accepté. Puis elle a dit : « Et maintenant, ma chère, qu'allons-nous faire ? » J'ai répondu : « Je n'ai aucun endroit où aller. » Et elle : « Mais bien sûr que non ! Vous allez venir avec moi. Je vais en Amérique. Vous ne me quitterez pas, et quand nous serons là-bas, je m'occuperai de vous. » J'avais peur. Mais cette femme m'a souri, et j'ai compris que tout allait bien se passer pour nous.

Je suis en larmes. Lew se relève et s'étire. Il s'approche de moi, pose la main sur mon épaule et me donne de petites tapes comme à un vieux chien.

J'ai demandé à cette belle dame comment elle s'appelait. Elle a répondu : « Ave Maria Albricci. » Je lui ai dit qu'elle avait un nom magnifique et elle a ri. Elle le trouvait trop joli. Je lui ai dit que lorsque j'aurais mon bébé, je l'appellerais ainsi. Elle a ri de nouveau et m'a demandé comment je savais que ce serait une fille. Je lui ai répondu que je le savais, c'est tout. Le voyage en bateau a été merveilleux. Ave Maria avait une splendide cabine. Des domestiques s'occupaient de nos vêtements. Il y avait beaucoup à manger, bien que ce soit la guerre. Je me sentais en bonne santé et heureuse au plus profond de mon être. Après quatre semaines, nous sommes arrivées à New York. Des parents d'Ave Maria nous ont accueillies au port. Nous avons pris le train pour Hoboken, dans le New Jersey. Ave Maria a acheté le journal Italia Oggi. Nous avons lu les petites annonces d'offres d'emploi. À cette époque, les immigrants représentaient une main-d'œuvre bon marché et on leur donnait du travail contre le gîte et le couvert. J'ai demandé

BIENVENUE À BIG STONE GAP

aux Albricci : « Qu'est-ce que la Virginie ? » Ils ont ri. J'ai répondu à une annonce qui disait : RECHERCHE UNE COUTURIÈRE ; CITÉ MINIÈRE. BIG STONE GAP ; BON SALAIRE.

Maman avait collé la petite annonce au dos de la feuille comme preuve qu'elle disait vrai.

Je savais que ce travail représentait une occasion à ne pas manquer. J'ai écrit. Le monsieur qui avait publié cette annonce était propriétaire d'un magasin dans cette ville. Il m'a tout de suite embauchée. Par chance, un ami à lui, un autre commerçant de Big Stone Gap, se trouvait à New York pour affaires. Il s'appelait Fred Mulligan, comme la Pharmacie Mulligan. Avais-je besoin qu'on m'accompagne pour aller en Virginie ? J'étais très contente. Fred Mulligan m'a rejointe en train. Cela m'a surpris. Il était jeune comme moi. Il comprenait l'italien, qu'il avait étudié à l'université de Virginie. Il m'a plu. Il m'a dit plus tard que, de son côté, il m'avait aimée dès qu'il m'avait vue. En vérité, il se doutait de ma condition et il savait que les choses seraient plus faciles pour moi si j'étais mariée. J'ai accepté de l'épouser.

Je n'ai plus jamais eu de nouvelles d'Ave Maria Albricci. J'ai envoyé de nombreuses lettres à ses parents à Hoboken au fil des années, et toutes m'ont été retournées. J'ai prié chaque jour pour elle pendant toute ma vie, car je n'ai jamais oublié sa bonté. Chaque fois que je prononce ton nom, je pense à ce que je lui dois. Elle a été un ange pour moi.

J'ai pensé que tu devais savoir la vérité. J'espère que j'ai pris la bonne décision en te révélant cela. J'ai demandé à Mr Eisenberg d'être présent. Je t'aime, ma fille chérie.

Maman

Je retourne l'enveloppe et la secoue. Une petite photographie en noir et blanc aux bords dentelés tombe sur mes genoux. Une inscription en lettres d'or dit : « Je t'aime, Mario » et, au dos, ma mère a écrit de sa main, « Mario, de Schilpario, Italie 1942 ». La photo tient dans ma paume. Le jeune homme doit avoir dix-sept ans. Il est brun. Il rit. C'est mon père.

Inez est sur le seuil de la pièce.

— Ave, on a besoin de toi là-haut, au lycée. Il s'est passé quelque chose.

Elle s'approche et le plancher grince sous son poids.

— Il faut que tu ailles au lycée, Ave. C'est le principal qui a appelé.

La voix de Lew me ramène sur terre.

— Ils ont besoin de secouristes.

Je ne suis pas seulement pharmacienne, mais également chef de la Brigade de secours urgents. Le Dr Daugherty m'a poussée à prendre ce poste il y a deux ans. Je forme avec lui et Spec Broadwater, le chef des pompiers, une équipe qui intervient en cas d'urgence, qu'il s'agisse de secourir les victimes d'un accident de la route ou un gamin qui s'est coincé un bouton dans le nez. Nous avons même, une fois, ressuscité le chat de Faith Cox.

— Spec est dehors, il t'attend, reprend Inez, un peu trop impatiemment.

Spec est au volant de la station-wagon orange et blanche de la brigade de secours. C'est un géant de deux mètres, l'homme le plus grand de la vallée. Je grimpe dans le véhicule. Fleeta sort de la pharmacie en courant et me passe la trousse d'urgence par la fenêtre. Spec démarre si brusquement que Fleeta manque de peu d'y laisser sa main. Je l'entends qui le maudit tandis qu'on s'éloigne. Spec, de sa main gauche, place un gyrophare bleu sur le toit de la voiture.

— C'est au lycée, me dit-il sobrement.

Il me tend une cigarette. J'ai sans doute l'air d'en avoir besoin, avec mes yeux bouffis pour avoir pleuré.

— Ça te fait du mal, Spec.

— Automédication. Quand on aura trouvé quelque chose de plus sain pour me calmer les nerfs, j'arrêterai.

Powell Valley High School est un lycée tout neuf abrité dans un bâtiment à l'architecture élégante qui se dresse au milieu d'un vaste champ à l'écart de la route. Construit à la fin des années soixante avec les fonds de la loi dite « guerre contre la pauvreté », il fait la fierté de cette ville. Au mépris des règles de la circulation, Spec s'engage à contresens dans l'allée circulaire qui mène au bâtiment.

— C'est dans l'aile ouest, le problème, fait-il.

Dale Herron, le principal, nous accueille à l'entrée. Il nous conduit à des toilettes dont la porte est marquée GARÇONS. Un silence de mort règne dans le local.

— Où sont les élèves ?

— Dans l'auditorium, me répond le principal. Miss Mulligan, je crois que vous feriez mieux d'attendre ici.

— Je m'en occupe, intervient Spec en me tapotant l'épaule comme si j'étais un pékinois.

Les deux hommes disparaissent dans les toilettes. Un instant plus tard, je les entends parler à voix basse à travers la porte. Puis ils ressortent.

— Allons-y, dit le principal, et montrant la direction de l'auditorium.

Nous suivons le principal en colère. Dans l'amphithéâtre, tous les sièges sont occupés. Les professeurs rangés sur les côtés semblent monter la garde. Il y a quelques chuchotements, mais peu nombreux. Sur la scène, face à un lutrin, deux élèves se tortillent sur des chaises : le président de l'association des élèves, un jeune homme aux longs cheveux bouclés de style Renaissance, et l'aumônière, une fille grassouillette avec des lunettes. Le principal monte sur l'estrade.

— Bonjour à tous. Ce salut s'adresse aux quatre-vingt-dix pour cent d'entre vous qui sont des élèves disciplinés. Je vais en venir ensuite aux dix pour cent restants. J'ai convoqué d'urgence cette assemblée pour vous prévenir qu'il y a un aliéné parmi nous. Il y a là, dehors, un écriteau qui porte notre devise : UNIS NOUS SOMMES DEBOUT, DÉUNIS NOUS TOMBONS. Les manigances et les clowneries d'un petit nombre peuvent faire du mal à tous. Les faire tomber. Mike. Brownie. Allez chercher les pièces à conviction.

Deux garçons assis au premier rang se lèvent et disparaissent derrière la scène. Ils reviennent timidement par les côtés. Mike est un petit blond. Je le connais en tant que capitaine de notre équipe de basket. L'autre, c'est Mousy. Son surnom, qui signifie « petite souris », lui va bien. Ils portent tous deux une grande toile goudronnée.

— Laissez tomber ! ordonne le principal.

Les deux garçons lâchent sur le sol ce qui était contenu dans la toile. Des morceaux de céramique dégringolent avec fracas sur le plancher de l'estrade et font lever un nuage de poussière. Une cuvette de toilette intacte suit, confirmant mes soupçons.

— Voilà l'œuvre de quelqu'un qui se trouve dans cet auditorium ! Cet individu a détruit un bien appartenant au lycée. Commis un crime avec préméditation. Comment ? En fixant un collier de pétards élaboré avec soin sur une cuvette des toilettes des garçons dans l'aile ouest de notre établissement !

Quelques rires nerveux s'échappent des rangs des élèves.

— Ce n'est pas une plaisanterie ! s'écrie le principal en cherchant les rieurs des yeux. Puis il se tait, et se met à arpenter la scène avant de reprendre : Pensez qu'un malheureux élève aurait pu se trouver sur cette cuvette quand l'explosion s'est produite ! Alors, je vous le demande : que serait-il arrivé ?

— Seigneur, fait Spec à mi-voix.

Je demande :

— Il n'y a personne de blessé ?

Spec fait celui qui ne m'entend pas.

— Rien que d'y penser, je suis mort de peur, souffle une voix familière derrière moi.

— Tu as raison, dis-je, tout bas. La salle des profs est juste à côté.

— On dîne ensemble ce soir ? Après le spectacle ?

— Bonne idée !

Cette voix profonde qui m'invite est celle de mon meilleur ami, Theodore Tipton, le chef de l'orchestre et de la chorale du lycée, qui était avant à Scranton, en Pennsylvanie. De temps en temps, les mines ou le lycée embauchent une personne du monde extérieur. Et, inévitablement, ces gens-là chamboulent tout en arrivant. Theodore a redonné vie à notre orchestre en même temps qu'à la libido de toutes les femmes de la ville (« Ce type est formidable, dit Iva Lou avec gourmandise chaque fois qu'elle le voit. Il est capable de faire chanter un Levi's ! »). Theodore joue aussi Preacher Red Fox dans notre comédie musicale. On est amis depuis le jour où il est venu auditionner,

il y a neuf ans, et où je lui ai tout de suite donné le rôle. Je ne pouvais pas faire autrement. J'avais lu sur son visage qu'il était sincère et loyal, et terriblement protecteur. Je savais aussi que si je le prenais dans le spectacle, on passerait beaucoup de temps ensemble, ce qu'on a fait. Il a un visage carré, une mâchoire bien dessinée et un joli menton avec une fossette. Il peut avoir l'air fort comme un pirate irlandais, ou intellectuel, ou se faire passer pour un poète maudit et ombrageux. Il est grand, les yeux bleus, la barbe rousse. Alors que tout ce que la ville compte de femmes libres (et aussi quelques épouses) lui court après, c'est avec moi qu'il passe le plus clair de son temps quand il ne travaille pas. Nous sommes tous deux des « étrangers » – bien que je sois née ici, on me considère ainsi parce que ma mère était italienne –, mais ce n'est qu'une toute petite chose parmi tout ce que nous avons en commun.

Le principal conclut sa harangue par une ou deux menaces supplémentaires aux élèves. Il promet de leur interdire la cigarette si le coupable ne se dénonce pas. Murmure de protestation des élèves. L'aumônière pose sur la scène une boîte à chaussures sur laquelle on lit ANONYME. Le principal annonce qu'elle sera placée dans la salle de gym afin que ceux qui auraient des informations sur l'incident puissent les y déposer. Tout le monde se lève. Les lycéens quittent la salle en bon ordre, et la plupart saluent Theodore. Il est populaire et respecté – une parfaite réputation pour un professeur.

Une seule élève s'arrête pour me parler : Pearl Grimes, quinze ans, une gentille gamine de la montagne avec un problème de poids qui s'occupe des accessoires pour le spectacle de la ville. Je la vois souvent devant la vitrine de la pharmacie. Je passe un bras autour de ses épaules pendant que nous traversons le hall.

— J'ai encore une éruption, dit-elle, tristement, en baissant la tête.

— Je te donnerai quelque chose pour soigner ça. Passe à la pharmacie.

— D'accord.

Elle hausse les épaules. Elle ne me croit pas.

— Tu ne sais donc pas que plus tu as de boutons maintenant, moins tu auras de rides plus tard ?

Finalement, elle sourit. Son visage en forme de cœur et son front haut me disent qu'elle est émotive mais honnête. Elle a un petit nez légèrement retroussé et des joues rondes et pleines – des joues de reine, ce qui signifie qu'elle est capable d'exercer du pouvoir.

Pearl se mêle à la foule des élèves. Theodore me prend le bras.

— Je t'accompagne à ta voiture.

— D'accord.

— Quoi de nouveau ?

— Je suis une bâtarde.

Theodore rit, ce qui me fait rire à mon tour.

— Tu veux dire une garce ? Tu as cassé la gueule d'un voleur à l'étalage ?

— Non, une bâtarde au sens littéral du terme.

— Comment ça ?

— J'ai lu le testament de maman aujourd'hui. Elle m'a laissé une lettre. Fred Mulligan n'était pas mon père.

Theodore est surpris mais il garde son calme. Il n'ignore rien de ma relation difficile avec mon père. Quand je lui avais fait part de tous mes souvenirs, il avait l'air d'être prêt à tuer le premier qui me ferait du mal.

Il m'accompagne jusqu'à la voiture. Spec est au volant.

— Monte, Ave, grogne Spec, en allumant une cigarette. On a perdu notre temps.

— À ce soir, dit Theodore, en refermant la portière.

Il effleure ma joue. Je lève les yeux vers le premier étage où se trouve le laboratoire de sciences. Pearl Grimes est à la fenêtre et nous regarde. Je lui adresse un petit signe d'adieu. Elle sourit.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Bienvenue à Big Stone Gap

Adriana Trigiani



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

